

ROGER-FRANÇOIS GAUTHIER

L'ÉTRANGE AFFAIRE DES MAL-SAVOIRS

Confessions à qui voudra



Roger-Francois Gauthier

L'Étrange Affaire des mal-savoirs

Confessions à qui voudra

© Roger-Francois Gauthier, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6198-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Conseils d'écriture : Frédérique BEDOS, Philippe CHAMPY, Faustine GAUTHIER. Relecture du manuscrit : Philippe CHAMPY.

Maquette de la première de couverture : Mariem SIALA, à partir d'un détail d'une fresque réalisée par Roger-François GAUTHIER à San Quirico di Moriano (Lucques, Toscane) d'après *Le Allegorie del Buon e del Cattivo Governo e loro effetti in Città e in Campagna* d'Ambrogio LORENZETTI, fresque réalisée au Palazzo Pubblico de Sienne (Toscane), Sala dei Nove, 1338-1339.

1. Une affaire personnelle

Il y a des savoirs.

Je ne parle pas de ceux qui sont disponibles sur Internet, ou à la Bibliothèque nationale. Je parle de ceux qui accompagnent nos vies.

Qu'est-ce qui fait que je suis moi, au fond ? Les philosophes proposent différentes réponses, mais il en est une qui est à la fois rarement défendue et s'impose pourtant à moi avec une force d'évidence, et depuis longtemps : et si une large partie de moi était constituée de ce que je sais ?

Tout simplement. Ma culture ? Non, ce serait trop simple, car cela donnerait l'idée d'un ensemble unifié et cohérent de connaissances valant expression possible d'une compréhension du monde : mes savoirs, plutôt ! Il va être question de mes savoirs.

Comme il pourrait bien s'agir d'être question des savoirs de n'importe qui d'autre ? Est-ce que d'ailleurs ce que je vais décrire, à savoir l'aventure de mes savoirs, déroutante comme elle le fut, est une affaire purement personnelle ? Ou bien d'autres, voire chacun a-t-il peu ou prou vécu des choses qui sonnent semblablement juste et faux, sans prendre le temps de se le dire et encore moins de le dire ? Les lecteurs se/me le diront.

Savoirs ? Qu'entendre par là ? Prenons le mot au sens le plus large, ou, si ce sens n'existe pas ou est contesté par quelque académicien, inventons un mot qui désigne cette réalité dont je perçois l'existence, faite de ce que je prends pour vrai, de ce à quoi je tiens, de ce en quoi je crois, ensemble incroyablement hétéroclite, constitué d'éléments venant de trente-six expériences de vie, aléatoires, discontinus, incomplets, souriants, solides, trompeurs, m'ayant aidé à vivre ou désorienté, sincères, malins, moraux, corrupteurs, le dictionnaire ne suffirait pas à les qualifier tous, dans leur profusion.

Qu'est-il arrivé ? Que m'est-il arrivé ? La faute à moi si je fais le constat de l'informe et du désordre, et de mon désarroi, au bout du compte ? La faute aux autres ? Car ces histoires de savoirs furent des histoires communes, ces savoirs furent empruntés à d'autres, soufflés par d'autres, inspirés par d'autres, garantis

par d'autres, et je n'ai pas moi-même la prétention d'en avoir mis à jour aucun, je veux dire aucun savoir « neuf » ! Même si, comme père, comme ami, comme enseignant, comme acteur social, j'ai à mon tour souvent contribué à en divulguer, des savoirs, à en diffuser, à en exiger, à en critiquer, à en attaquer, à en déconsidérer, aussi...

De grands contributeurs de mes savoirs furent par exemple ma famille, ou les écoles de tous genres que j'ai pu fréquenter, ou des amitiés au pays desquelles j'ai vécu. Alors, la faute à eux ? À eux de régler une affaire qui est collective ?

Pourtant non ! Ou, tout au moins, sans nier que cette affaire de savoirs est bien sûr une de celles qui me lient à tous les autres, depuis les premiers mots de ma mère, je veux témoigner qu'il s'est agi d'abord d'une affaire de solitude. Et pas d'une solitude héroïque ! D'une solitude subie et souvent douloureuse : j'étais seul face à mes expériences incohérentes de savoirs ! Et j'ai fait ce que j'ai pu, je le promets ! Je n'étais pas candidat au calvaire des savoirs dont il va être question !

Mais que s'est-il passé alors ?

Justement, je ne le sais pas, et suis partagé entre le désir de revenir sur moi-même, défini par mes savoirs, pour faire le point, au ras de ma vie, ce que je vais faire, et un désir plus ambitieux, auquel je ne peux pas me confronter à ce stade, qui consisterait à me demander dans quelle mesure cette aventure individuelle peut représenter une histoire advenue à bien d'autres, voire même une histoire qui définirait avec quelques variantes l'histoire de la conscience-au-savoir d'une large partie de mes contemporains. Voire des humains...

Revenons donc à notre propos, ainsi remis sur nos petits rails personnels.

Ce que nous allons aborder est affaire de grands tabous : il y eut sur ces chemins de savoirs, il ne faut pas se le dissimuler et cela fait partie de ce que je mettrai en avant, d'immenses points de vue de puissance qui s'exprimèrent. Car il faut bien l'avoir en tête, un « savoir » est d'abord quelque chose qui se veut incontestable et par lequel se manifeste un pouvoir. Tout savoir a une prétention : celui de vous apporter de la connaissance, c'est-à-dire de vous révéler la compréhension d'une partie du monde, au rejet, souvent, de toute autre. Et, donc, de vous permettre un mieux, une conversion d'une ignorance à une science, voire d'un mal vers un bien, un passage de sensations irrationnelles à des connaissances bien établies.

Or il faudra bien admettre qu'il n'en fut pas ainsi : j'aime le savoir, les savoirs, comme une des composantes majeures, et peut-être la composante majeure de notre aventure de vie comme humain. Mais je me dois d'abord à moi-même d'abord, et peut-être devrai-je à des lecteurs qui percevront la nécessité de mon propos, de dire à quel point ce savoir et ces savoirs ne se sont pas bâtis dans quelque ciel intérieur tout fait d'idées pures, mais sont une partie intégrante et intime d'une subjectivité fondamentale. Peut-être d'une conscience, de ma conscience où se mêlent opinions, croyances, doutes, convictions, connaissances, etc. Qui me furent imposés ou non, que j'ai en tous cas captés et qui me constituent. Et qui m'ont permis si souvent, à l'instar de tous les autres humains, d'éprouver ce sentiment équivoque de posséder des savoirs, ce qui me permettait de me dire et de prononcer, quelque bien peu philosophiquement étudié mais socialement actif « je sais, donc je suis ».

C'est exactement cette certitude majeure, et toutes celles qui la fondent en amont, que mon itinéraire personnel entre tant de savoirs abordés m'amène à démonter. En montrant à quel point, pour moi, tant de ces savoirs si assurés, et qui voulaient me communiquer leur assurance, furent en fait, au bout du compte, autant de MAL-SAVOIRS, c'est-à-dire de savoirs qui, pour quantité de motifs tellement divers selon les situations présentées, égrenées, et sans autre lien les unes aux autres que la personne qui eut à vivre cela, manquèrent tout ou partie de leurs promesses.

En route ! Il nous faut une méthode, d'abord, et ce sera celle consistant tout simplement à « prendre au sérieux », sans juger, cette longue théorie de savoirs qui se sont présentés à moi dans la grande variété des circonstances.

2. Un parti-pris : « prendre au sérieux » !

Il fut sans cesse question d'« apprendre ». Petite enfance ? : « apprendre ! ». Jours plus récents, ou injonction qui sera encore celle de demain : « apprendre ! », « apprendre ! ». Ce fut sans doute humain, au fond.

« Apprendre », « connaissances », « savoirs », « savoir-faire », « compétences », « culture », « leçons », « devoirs », « examens », « épreuves », « moyennes », tout cela. Avec des « écoles », oui, mais pas que.

La vie depuis le berceau m'a été une incroyable accumulation de savoirs de toutes sortes, arrivés sans annonce, sans dessein, de tous les styles, de toutes les origines, de tous les rattachements, chargés de joies, chargés de peines, chargés de honte. On a souvent voulu me persuader que tout s'est bien combiné, que les diverses expériences ont heureusement concouru pour construire la personne qui en est résultée, que tout semblait presque prévu ! Rien de tel en réalité ! Pas de gloire ! Pas de roman ! Encore moins de *success story* ! Que du désordre, mille enthousiasmes et autant de déconvenues ! Un malaise !

Avons-nous ici l'objectif de dénoncer, d'interpeller, ou même de juger ? Aucunement, d'ailleurs ces pages ne constituent pas un récit, mais ne sont que des fragments de récits, et de récits dispersés, qui n'ont produit aucune cohérence mais seulement cette folie qui s'appelle vivre, dont ces savoirs en maraude ont composé le paysage buissonnier.

Simplement, toutes ces pages ne composent un livre qu'à partir du moment où peut être affiché un parti pris, une décision de considérer tous ces « personnages » qui se présenteront sous l'apparence de savoirs. Ce parti pris : les « prendre au sérieux ».

Ne pas les moquer, s'il s'agit de savoirs naïfs, ou enfantins, ou des versions les plus incroyables de ce que la vie peut vous amener à croire ! Il va s'agir de les retrouver, de les réentendre dans le bruit de la mémoire, de les restaurer parfois, de les décrire, ces savoirs innombrables, de se demander comment ils ont pu faire leur chemin, et cohabiter, ou non. Et au bout du compte, puisqu'ils sont tous venus là, glissés dans l'esprit et le corps d'un seul homme, ce fut « pour lui faire quoi ? ».

S'est-il jamais agi d'autre chose, depuis les premiers jours, jusqu'à celui que vit à l'instant celui qui écrit ou celui qui lira, que d'apprendre ? Au plus profond de cette petite enfance où le sourire d'une grand-mère vite absente tient lieu de seul souvenir, de quoi s'agissait-il déjà ? Et à ma mémoire, dans ses replis rarement interrogés mais disponibles, cette grande respiration qui ne parvenait pas à se faire, cette impression que la prise d'air désirée, dans ces premiers mois de vie, se muait en un réflexe d'aspiration de savoirs, pour simplement que je survive. Je prétends absolument avoir souvenir de cette grande ignorance. Cette vie entre ces adultes tout autour, qui parlaient, qui parlaient... opacité de ces bruits, pas de place pour moi, par défaut de comprendre : la seule voie possible n'était-elle pas celle d'apprendre ? Cela le semblait bien, en tous cas. De là est venue cette volonté de « prendre au sérieux » toutes ces aventures, car il y a ce souvenir d'avant les souvenirs qu'apprendre fut aussi vital que respirer. Et même plus ardemment désirable, pour autant que la respiration passa vite à une régularité inconsciente, qui ne me demandait avis et intervention qu'en cas rarissime de « fausse route ».

Mais comment ne pas rappeler qu'au début, jouant à cachette avec le constat de l'obligation d'apprendre figurait aussi le désir ? Dès le début je repérai une double éblouissance à l'expression de laquelle aucun superlatif ne suffirait. Et qui ne fut jamais démentie : celle qu'il y eut quelque chose à connaître, d'abord, et quelqu'un en face de ce quelque chose connaissable, soi-même, capable d'engager quelque relation de connaissance avec cet être indéfini. Éblouissance dans ce fait que je me percevais comme capable de saisir un fil, de comprendre ou encore de connaître quelque chose, en mettant à profit cet effort d'apprendre qui me semblait s'offrir sans trop de souffrance.

Pourtant, déjà, dès ces enthousiasmes d'enfance dont il va être question avec ferveur, la perception, confuse, mais que je garantis, que cette fureur jouissive d'apprendre était à la fois une aubaine, pure, et totalement liée à qui j'étais comme enfant de cette espèce-là, étant entendu, ce que j'ai négligé de préciser, que c'est un humain qui écrit ! Car comme enfant de cette espèce-là, en même temps que je commençais à connaître et que je désirais « en savoir plus », s'imposait à moi cette impression que je ne connaîtrais rien de façon directe et transitive. Je connaissais bien la chaleur du sein à téter ou le spasme douloureux mais fugitif de la colique, pourtant désormais je comprenais qu'il s'agirait d'autre chose : connaître « comme les humains » impliquait, je commençais à le comprendre, une expérience de deuil de cette connaissance de la chaleur du sein

à téter ou du spasme des entrailles. Car les humains ne connaissent rien, n'ont accès à rien, à rien qui ne soit d'abord caché et révélé à la fois par ce que les autres en savent ou en connaissent, par une « culture » humaine. Par le langage. Il nous faudra la vie pour comprendre que le « cheval » nous restera pour toujours étranger, crinière, hennissement et crottin sentant si bon, et la pierre et l'orage aussi. Il y aurait une « idée » de cheval, de pierre ou d'orage ? Allons, nous ne pouvons même pas forger en nous-même une idée de cheval, de pierre ou d'orage, qui ne soit pas d'abord « nommée », dans un langage, autrement que « horse », « stone » ou « storm » ! Je compris assez vite que la connaissance dont il ne cessa d'être question était celle que d'autres êtres, semblables à moi, me donnaient comme telle, notamment par des mots, des rites, des croyances, des constructions innombrables qu'ils mettraient à jamais entre l'Etre et moi.

En tant de cas je fus saisi si fort de cet éblouissement : Souvenons-nous, quand il s'agissait d'apprendre une langue nouvelle, et que je m'étirais dans les vêtements neufs de sons et de syntaxes ! Souvenons-nous, il s'agissait de chercher une valeur de x, et peu à peu, je comprenais que j'allais y parvenir, que j'avais appris cela, et que quelques manipulations y conduisaient, dont le simple $(a+b)^2$ fut l'une des plus précoces ! souvenons-nous, il s'agissait d'apprendre, de ce que me disait le pêcheur voisin, comment distribuer les appâts efficacement autour du bouchon, pour que les goujons viennent mordre ! Souvenons-nous, il s'agissait de capter, comprendre sans le comprendre et ressortir en situation quelques « gros mots » issus de la bouche de voyous de passage ! Souvenons-nous, il s'agissait de comprendre qu'un homme d'église nous annonçait la foi qui était la sienne, et qui ne fut pas la mienne, mais ce fut tellement éclairant ! Souvenons-nous : il s'agissait de comprendre aussi que ces « différents », qui étaient là, indifférenciés de mon enfance, si faciles à ignorer, avec leurs femmes rares et fuyantes, étaient des savoirs vivants...

Tous ces bonheurs préparés ou inattendus d'apprendre qui m'ont accompagné et m'accompagnent au quotidien.

Dès la petite enfance. D'elle aussi me reviennent ces souvenirs d'impasses devant lesquelles je devais m'avouer péniblement vaincu, parce que je ne comprenais pas. Des discours tenus autour de moi. Des ordonnancements de vie. De ces premiers objets distingués, avec ces outils des paysans, entre lesquels je vivais, reliés seulement à la force et à l'esprit de l'homme, mais aussi avec ce moulin à café électrique qui, bruit, vitesse et contentement de mes parents à la